



Libération, n° 6444

GUIDE, vendredi 1 février 2002, p. 44, 45

Voyages Télémark dans le Queyras

Etoiles des neiges

Ce ski nordique peut vous faire danser sur la pente. A condition de ne pas craquer dans la montée. Gamelles, ecchymoses abandons... ceux qui arriveront au bout ne l'oublieront jamais.

MATHIOT Cédric

Molines-en-Queyras envoyé spécial

Vous n'êtes jamais allé à la montagne. Au ski, peut-être. Mais à la montagne, sûrement pas. Quand on nous a proposé, petit groupe de Parisiens, d'essayer la randonnée en télémark dans le Queyras, chacun y est allé de son avis : «C'est désuet.» «C'est à la mode.» «C'est nature.» Image sépia d'un Scandinave en bonnet à pompon et godasses de cuir sur des skis antiques. D'autres menaçaient : c'est «casse-gueule» ou «ça fait mal aux cuisses». On se disait : «Bah, on a fait du ski, ce sera pas sorcier.» Tous étaient loin de la vérité.

Pour aller à la maison de Gaudissard (Queyras), un des endroits en France où on fait (entre autres activités) du télémark, il faut prendre un TGV, un petit tortillard régional, un bus (à Mont-Dauphin-Guillette, Hautes Alpes) puis une petite camionnette (à Ville-Vieille). Avec l'altitude, le froid pique un peu plus, la nuit s'épaissit et la neige grignote sur les pentes d'herbe sèche. Au bout du trajet, une voiture vient vous chercher et vous conduit au pied d'un gros chalet (2 080 mètres). La chambre boisée ouvre grand sa fenêtre sur la montagne. Sous les toits, un gîte dortoir rangs d'oignon pour les formules plus économiques. Il fait chaud, on est bien. On oublie qu'on est parisiens, chétifs, et qu'on fera demain de la randonnée chaussures de ski et télémarks aux pieds. Pourtant, on retombe vite sur terre. «Voilà vos deux camarades de télémark», nous dit David, le guide. Devant nous, Wilfried et Wannes (prononcez Ouanesse). Père et fils. Deux Belges flamands. «De vrais trappeurs», glisse Maître Capello, le surnom de la seule fille du groupe de novices. Wilfried, 48 ans, tout en poil, en barbe et en cheveux. Wannes, 24 ans, des bras comme des rondins et des cuisses comme des jambons. L'an passé, ils ont crapahuté en Autriche (en septembre), dans la Vannoise (en juillet), sur le mont Viso (dans le Queyras), dans le parc national des Ecrins (qui jouxte le Queyras, en septembre). On fait pas le poids. David tente : «Wilfried, est-

ce que cela vous dit de faire un peu d'initiation au télémark sur les pistes pour les nouveaux ?» Le colosse n'a pas envie. Ce qu'aime Wilfried (par ailleurs chercheur en physique), c'est monter la montagne à pied, la descendre en ski. Hors piste. C'est pour cela qu'il vient ici depuis huit ans. Au dîner, notre voisin de table, Karim (la maison n'hésite pas, quand vous n'êtes pas en couple, à vous flanquer un convive à table) en remet une couche sur les Flamands. «Ah, les deux-là, des vrais tueurs.»

Funambulisme. Avant de nous coucher, David nous donne un émetteur pour nous sauver en cas d'avalanche. Premier jour, 8 heures. Au petit-déjeuner, Karim - qui fait du ski de fond - a mangé du saucisson «pour se donner des forces. Ici, c'est sportif, les gars.» Nous sommes définitivement terrifiés. Les trappeurs flamands sont prêts depuis belle lurette et trépignent. A 9 heures, on s'entasse dans une estafette bleue. La bonne surprise, c'est qu'on monte d'abord dans un télésiège. Une entrave à la pureté de l'exercice qui veut qu'on descende ce qu'on a monté. Arrivés au plus haut des remontées, il faut chausser les peaux de phoque, des semelles antidérapantes qu'on colle sous ses skis. 350 mètres de dénivelé à suffoquer. Mais au bout, le souffle court, un extraordinaire vertige, quelques dizaines de mètres de funambulisme sur une crête vierge. Puis la descente. Le télémark se distingue du ski alpin par le «talon libre», ce qui oblige à un virage complètement différent. Il faut décaler le ski amont, fléchir les jambes. Capello est pas mal. Olivier pas terrible. Le talon qui décolle, c'est inévitablement quelques gamelles au début. Mais on peut limiter les dégâts. Les chaussures de télémark modernes, quasi identiques à celles du ski alpin, permettent dans les moments de dépit ou de fatigue de tricher et de se réfugier dans le ski classique. Pourtant, bien pratiqué, le télémark est magnifique. Moins prosaïquement sportif que le ski alpin, c'est une danse, une marche chaloupée dans la neige, «très au contact de la neige», disent les rares à le maîtriser. On rentre ravis. Le soir, on se délasse au sauna, sûrs de mériter ce repos du guerrier nordique. Du pipi de chat, en fait. «Demain, nous dit David, c'est plus dur. Deux fois et demie le dénivelé d'aujourd'hui.» 1 000 mètres. C'est, après notre dépuelage, le tarif moyen d'une randonnée nordique à Gaudissard. Plus question de télésiège. «Comptez trois heures et demie de montée», annonce David.

Pasteur sportif. Là, il faut raconter l'histoire de la maison de Gaudissard qui a quand même un lien originel avec une forme de religion de l'effort. L'endroit, fondé en 1969 par Bernard Gentil, un pasteur de Haute-Saône venu évangéliser le Queyras en 1951, fut le premier centre de ski de fond de France. Bernard Gentil concède : «Dans les premières années, on animait un peu le centre comme une paroisse. On poussait les gens à se bouger. C'était pas de l'autoritarisme, mais on croyait à l'effort, à cette façon de découvrir la montagne. Il y avait une éthique. Bien sûr, c'était pas le même évangile. Mais c'était l'évangile quand même.» Bernard Gentil a lâché les rênes de Gaudissard à ses enfants (Michèle) et petits-

enfants (David). A 78 ans, il fait du tricot. Il fait aussi du parapente. Il raconte, en caressant ses cheveux blancs, ses amitiés lapones avec des éleveurs de rennes rencontrés en Finlande où il vivait trois mois par an entre 1970 et 1990. Il raconte que c'est le 21 septembre seulement qu'il a appris que les tours du World Trade Center étaient tombées, alors qu'il était parti en randonnée en Mongolie. Bernard est de par le monde. Si en son absence le lieu a su évoluer, il a laissé sa marque. La montagne, à Gaudissard, continue à se mériter.

L'heure d'en baver. Deuxième jour. Capello a hésité. Mais tout le monde rempile. On sait désormais que l'invitation accrochée au fronton du chalet nous ment insolemment : «C'est l'heure de bien vivre.» En fait, c'est l'heure d'en baver. Vers 11 heures, Capello s'effondre pour la troisième fois. Sur le plateau de poudreuse, le petit peloton s'étire douloureusement. Finit par craquer. Il fait moins deux degrés et tout le monde sue à grosses gouttes, se débat pour enlever pull et anorak. Capello pleure de rage. Les Flamands nous ont largués. Ils sont tout petits au loin. Olivier et Capello abandonnent au pied de la dernière difficulté. Nous sommes quatre, au final, à passer le nez de l'autre côté du col, pour voir l'Italie dévaler à pic sur l'autre versant. Pour les deux vaincus de la journée, il n'y aura pas de troisième jour. Le soir, Olivier, le nez dans son potage, dit qu'il a «l'impression d'avoir été démonté plusieurs fois et mal remonté». Capello a «pris deux pointures» et caresse ses chevilles potelées d'ecchymoses.

Procession laborieuse. Dernier jour en commando réduit. On serpente dans une vallée étroite, sombre. Le soleil du matin éclaire de rose les sommets alentour. Celui d'aujourd'hui est un dôme régulier culminant à 2 900 mètres. Les skis sur le dos, nous nous dirigeons vers le pied de la montagne. Les montres GPS affichent 2 000 mètres. Du doigt, David pointe la face enneigée par laquelle on va monter, une coulée blanche que le soleil inonde. Et nous commençons à grimper, petite procession laborieuse à la respiration régulière, économe en paroles et en gestes. Pas une voiture, pas une remontée mécanique, pas un skieur. Rien qu'un silence sidéral, le glissement soyeux des peaux de phoque sur la neige. Dans un sac à dos, le tintement des gamelles en fer-blanc contre une bouteille de rouge. Dans le sillage de Wilfried, je me répète : «Tenir bon, tenir bon.» Je garde mon pas dans celui du trappeur. Vous n'êtes jamais allé à la montagne.

Catégorie : Arts et culture

Sujet(s) uniforme(s) : Industries des articles de sport; Sports et loisirs

Sujet(s) - Libération : Hautes-Alpes; Marche à pied; Montagne; Ski

Type(s) d'article : ARTICLE

Édition : QUOTIDIEN PREMIERE EDITION

Taille : Long, 984 mots

© 2002 SA Libération. Tous droits réservés.

